

Publié en 2014

**Entre les lignes
Littératures Sud**

Tierno MONÉNEMBO
L'ainé des orphelins

Etude critique
par
Amina BEKKAT

2000...

Cette année-là, Tierno Monenembo, écrivain guinéen, arrivé en France en 1973, publie un roman intitulé *L'Ainé des orphelins*. Ce titre un peu énigmatique et en même temps assez « accrocheur » recouvre une réalité terrible à affronter et à mettre en mots : les massacres du Rwanda qui ont causé la mort de près de 1 million de personnes dans ce pays appelé si joliment le pays des mille collines. Monenembo participait à l'opération *Ecrire par devoir de mémoire*, conçue par l'Association Arts et médias d'Afrique et soutenue par la Fondation de France. Pendant deux mois, l'écrivain a séjourné à Kigali avec neuf autres romanciers et créateurs pour témoigner des ravages causés aux populations, victimes vulnérables et innocentes du génocide. Ce roman a été considéré comme l'un des plus réussis de l'opération. Sans doute, l'auteur se sent-il personnellement impliqué dans l'histoire de ce petit pays, le Rwanda, comme il se sent concerné par le présent et l'actualité de l'Afrique. Monenembo a dû quitter la Guinée en 1969 pour échapper à la répression d'un pouvoir dictatorial et depuis il a vécu en exil. Mais, comme il le dit lui-même, on ne peut être Africain aujourd'hui sans avoir le nez et les pieds dans l'histoire immédiate. Et il ajoute : « Si les Africains font de la littérature c'est d'abord et avant tout pour se dégager des démons de l'histoire et surtout en effet de l'histoire immédiate » (Lebdai, 2007 ; 247). Cet intérêt constant pour l'Histoire n'a cessé de s'affirmer dans ses œuvres depuis le début de sa production. Mais en bon romancier, il la dépeint à travers des personnages anonymes broyés par un destin impitoyable. L'écrivain dit de l'Histoire ce que l'historien ne dit pas. Ce vieux débat qui tente de légitimer la production romanesque, Monenembo y prend part avec ses œuvres de fiction qui mettent en scène une réalité souvent insoutenable qui nous est rendue par les menus faits de vies « ordinaires », réduite comme disait Senghor, à *hauteur d'homme*, dans le déroulement quotidien d'une existence anonyme. *Les Crapauds-brousse* (1979), *Les écailles du ciel* (1986), *Un rêve utile* (1991), *Pelourinho* (1995) témoignent de l'histoire du continent à partir de vies anonymes. Après les massacres du Rwanda, Monenembo s'est intéressé au *Roi de Kahel* (2008), le Français Olivier de Sanderval qui a créé un empire en Afrique et à Addi Ba, *Le terroriste noir* (2012). Mais ce désir de raconter du côté des petites gens ne signifie pas désinvolture ou négligence. L'auteur prend grand soin de se documenter et, comme il le dit lui-même dans de nombreuses interviews, il porte ses romans, il les vit, il est habité par eux avant de les transcrire sur une feuille blanche. Pour mieux se faire

comprendre l'écrivain guinéen prend deux exemples très connus : Marcel Proust qui pour de nombreux lecteurs est le peintre de l'intime, des sentiments les plus subtils qui agitent le cœur, est aussi un témoin fidèle de l'histoire de son temps dont il raconte les faits les plus importants. Et William Faulkner s'il nous dépeint le bruit et la fureur de la guerre de Sécession, le fait dans les sentiments qui bouleversent un homme. Il faut créer un lien entre les faits collectifs et l'individu de sorte que le fracas du monde nous parvienne dans les mouvements du cœur. Dans le livre que nous présentons, Faustin Nsenghimana, jeune adolescent de 15 ans condamné à mort, attend son exécution. Et c'est petit à petit que le lecteur va connaître son destin tragique. Les dernières pages du livre nous révéleront le massacre de Nyamata : 15000 personnes, en majorité tutsies, enfermées dans l'église dans laquelle elles croyaient trouver refuge, ont été tuées à coups de machettes par des Hutus, froidement déterminés. Parmi les morts, les parents de Faustin et nous passons ainsi de la réalité à la fiction. La mère est Tutsie, mais le père Hutu n'a pas voulu abandonner sa femme et son fils. Il reste et il succombe avec elle. Faustin survit miraculeusement mais il dissimule désormais avec une casquette qui ne le quitte pas, les cicatrices sur sa tête, séquelles des coups portés avec une machette. C'est tout ce que l'on saura des blessures de Faustin car le texte est pudique et évite tout déploiement excessif de pathos. Malgré cette économie de mots et de descriptions sanguinolentes, le roman porte et le lecteur garde longtemps à l'esprit ces longues processions de gens qui tentent de s'échapper dans un silence sacré comme aux temps premiers de l'humanité, fuyant une menace palpable, de ces groupes d'enfants se débrouillant comme ils peuvent aux abords des hôtels, de ces petits hurlant leur terreur et réduits à l'état d'animaux. Ces descriptions d'une humanité en péril qui s'accroche à la vie, touchent d'autant plus le lecteur que les personnages concernés sont des enfants, fragiles et cependant opiniâtres et courageux. Et Faustin qui a survécu miraculeusement au massacre de Nyamata sera rattrapé par les tribunaux qui se sont constitués après le génocide comme si, enfin, la mort qu'il attendait et appelait parfois le guettait là comme dans le conte, *La mort à Samarcande*. Est-ce une manière de dire qu'on ne peut fuir son destin ou que cet itinéraire de mort, depuis les premières pages qui annoncent l'exécution prochaine jusqu'aux dernières qui relatent la tuerie dans l'église, est inéluctable comme dans un maelström de douleurs ?... Et pourtant ce livre n'est jamais désespéré, on y trouve beaucoup de retenue et beaucoup de dérision qui se manifeste surtout à l'égard des Européens. Les derniers mots du livre, prononcés par la vieille femme : « Y a toujours de la vie qui reste, même quand le diable est passé ! », témoignent de cette foi en la vie qui persiste malgré tout...
Et si nous commençons notre lecture...